

Tournées

Le trimoteur roule sur la piste -qu'il est lourd ! Décollera-t-il ?

Je regarde avec une petite pointe d'anxiété, voilée d'un sourire, la roue gauche.

Cette sensation curieuse d'un poulet qui s'essaie au vol, poussé par des instincts obscurs, mais qui ne sait plus trouver l'accord miraculeux des réflexes ancestraux.

Soudain, sans un choc, avec mollesse, la roue que j'épie, quitte le sol, continue de tourner dans le vide. Nous montons...

Le jardin à la française du camp d'aviation défile, puis la route, puis la savane herbeuse. Le curieux essaim de fourmis à casques blancs semble fixé sur place.

Le hangar de tôles bleues agite mollement, en signe d'adieu, sa manche à air équivoque.

Notre Bloch vire à gauche, survole la libellule blanche de la Régie qui partira un quart d'heure plus tard, pique droit vers le Nord.

Et débute la merveilleuse aventure...

Le tonnerre des trois moteurs est rassurant dans sa puissance et sa régularité. Je me sens tout de suite chez moi, mais un peu à la façon du capitaine Némó dans son Nautilus, prêt à dévoiler les mystères des profondeurs abyssales.

Au-dessus de nous le ciel est bouché.

En quelques minutes les rectangles des maisons et des jardins de Brazzaville se déforment, deviennent losanges, puis disparaissent.

Seules les boules duveteuses des arbres et les palmiers romantiques émergent, et, sous un angle oblique, noient la ville de verdure.

Les six pylônes, bêtement, jouent à la tour Eiffel, comme pour marquer ce paysage primitif d'un cachet importun de civilisation.

Nous allons trop vite, je n'ai pas le temps de tout voir.

L'île M'Bamou, déjà ?, à droite Léopoldville.

Un bateau à roues remonte lentement le fleuve.

Le Pool s'étale, d'un blanc terne et dur, sans reflet, sans jeu de couleurs, sans ride.

Nous sommes peut être à 800 mètres d'altitude. Les rives se rapprochent, abruptes, se resserrent...nous abordons le couloir.

TORNADE DANS LE COULOIR.

Nous volons depuis un moment au-dessus de l'eau entre deux rangées parallèles de collines. Les arbres sont serrés. Ici et là, sur la rive, un poste à bois, des pirogues qui semblent immobiles.

On se sent effectivement, bien au-dessus des hommes.

Dans l'avion nous sommes six :

Le gouverneur général, accoudé à son hublot, le menton dans la main, contemple rêveusement le paysage, en passager qui a l'habitude.

A gauche, devant moi, le radio M. écouteurs aux oreilles, livre une chasse silencieuse à des abeilles imaginaires.

A droite, au poste de navigateur, V., le mécanicien, autrement dit le médecin de tout ce métal vibrant et sonore, à la fois si résistant et si fragile, ausculte à l'oreille ses moteurs.

Au poste de pilotage le Commandant G. chef de bord et premier pilote et l'adjutant M., second pilote.

La carlingue est spacieuse : on peut se déplacer, de quoi se dégourdir les jambes sur cinq ou six mètres.

Le Commandant laisse le manche à son second et vient au poste de navigateur consulter la carte.

Soudain il se lève : « Tenez là... » Il montre du doigt un point au-dessous, en avant de nous, vers la gauche.

Je cherche un moment mais en vain...puis deux cocardes tricolores, un zinc qui file en direction opposée vers Brazzaville.

« Qui est-ce ? »

Comme on ne peut pas s'entendre le Commandant griffonne sur un papier : « C'est le Potez du Sergent-Chef de L., parti un moment avant nous et qui fait demi-tour. Il n'a pas du pouvoir passer-tornade ? »

Le ciel est en effet très gris. Puis au bout d'un instant, devant nous, la crasse. Les rives s'estompent. On n'y voit plus. IL pleut. Nous descendons rapidement...L'eau se rapproche.

Elle est là, maintenant, à portée de main semble-t-il, sinistre et boueuse, charriant des îlots d'herbes et de bois mort.

La pluie devient plus violente. Allons-nous descendre encore ? Nous allons toucher l'eau !

A l'avant, les deux pilotes, tendus à l'extrême, héros byroniens en combinaisons de mécanos, ne font qu'un avec l'appareil qui se cabre et tangue comme une bête en fureur.

La minute est fort belle.

On n'y voit pas à vingt mètres devant soi. C'est le courant du fleuve qui nous guide. V. se tournant vers moi me fait une grimace de sympathie qui peut s'interpréter « Ça va mal ! »

Il se penche ensuite à mon oreille et crie « Le régime des moteurs a baissé de trois cents tours ».

Ça ne me dit pas grand-chose mais je hoche la tête d'un air entendu. Puis, tout d'un coup, le soleil et une féerie de couleurs. On est passé !

LE CONGO

Nous volons maintenant à cinq ou six cents mètres, au-dessus de nuages blancs et cotonneux. Nous saluons le Kassai au passage.

Je remarque sur la rive belge beaucoup plus de villages et de cultures que sur notre rive.

Nous dépassons le confluent de la Léfini, par où de Brazza, il y a cinquante-sept ans, atteignit le Congo. Accompagné de dix-sept hommes dont le fameux Malamine, il avait mis quatre mois pour franchir en courts zigzags imprévus et répétés, les trois cents cinquante kilomètres qui, à vol d'oiseau, séparent Franceville du second fleuve du monde après l'Amazone.

Le commandant G. annonce que, plus au nord, il y a très mauvais temps et que nous ne pourrions pas atteindre Bangui dans la soirée.

Les flocons blancs sont moins denses-A l'horizon de forêts, cependant, ils dessinent une Alpe neigeuse.

Nous survolons N'Pouia : carré parfait, le terrain de secours, au cœur de cette immensité boisée est rassurant, du moins, vu de notre altitude.

Après un rétrécissement le Congo s'élargit et se couvre d'îles oblongues.

La forêt, maintenant moins impressionnante, rongée par de larges plaques de pelade, se déroule avec lenteur. Insensiblement ces plaques de pelade de savane herbeuse passent du vert foncé au vert moutarde puis au jaune paille.

A une moyenne de deux cents kilomètres à l'heure, on se rend compte, d'une façon remarquablement synthétique des changements de latitude, de climat et de végétation.

Tout d'un coup le soleil, jusque-là blotti derrière les nuages, fait son apparition.

Nous suivons toujours la rive gauche. Ça et là des croupes de terrain roussies par les feux de brousse ; deux mares, l'une bleue, l'autre noire, qui luisent un instant puis disparaissent.

Une petite rivière paresseuse se hisse à travers un amas pelucheux d'herbes aquatiques jusqu'au fleuve ;

Il y a tant de tranquillité sereine dans le paysage, tant de douceur dans les lignes et les couleurs, en l'espace de ces quelques secondes se perçoit subitement tant d'harmonie que j'évoque un coin de campagne de la Sèvre Niortaise au début de l'automne.

Je ferai plus tard, à différentes reprises, cette constatation.

Dans son énormité, l'Afrique, qui n'est pas un continent à 'échelle de l'homme, même vue d'avion, révèle parfois d'étonnants paysages de France. Paysages humains, transportés là, au cœur des forêts ou des savanes démesurées, au bord des fleuves gigantesques, par on ne sait par quel mystérieux coup de baguette magique.

Les mares et les étangs, au violet sombre, se multiplient, bordent les rives du fleuve d'un lacis ganglionnaire. Sur le sol on les voit ressortir comme ces tâches d'encre en métal dont les potaches mystifient les professeurs.

Sur notre gauche un plateau de savanes, presque une plaine, va, à l'horizon, heurter une barrière montagneuse.

Quelques petits villages épars, reliés par des sentiers. Trois bœufs sauvages inquiets s'arrêtent, puis dévalent une pente au galop, poursuivi par l'ombre menaçante de l'oiseau de proie

Nous quittons le Congo et obliquons vers le nord. La vallée sinueuse de la N'Kébi s'incruste dans une forêt de palmiers à huile.

Puis le dessin géométrique du terrain de Gamboma se dégage de derrière un bouquet d'arbres. L'avion décrit un large cercle au-dessus d'un serpent à écailles de métal et d'argent qui sommeille dans une débauche de palmes colorées en vert, jaune et orange.

Un pinceau de soleil doré lèche cette toile...féerie d'une seconde, puis nous descendons très vite en virage, les moteurs tournent au ralenti...rase motte...un choc, puis le roulement en douceur. Gamboma !

C'est entendu, nous sommes théoriquement à Gamboma. Mais c'est un peu comme les gares trompeuses de certaines campagnes où il faut une heure de marche pour rencontrer les premières maisons du village. Le poste de Gamboma est au moins à quatre kilomètres du terrain d'aviation.

Pour un promeneur du dimanche, 4 kilomètres ce n'est rien. Mais quand on accompagne le G.G. c'est autre chose. On court plus qu'on ne marche. En vingt minutes on est à la N'Kéni qu'on passe sur un bac, puis à nous l'escalade de la petite falaise abrupte d'où le poste de Gamboma domine l'immense vallée.

J'appelle à la rescousse ce qui me reste d'un ancien orgueil de chasseur alpin et j'arrive bon second derrière la longue foulée montagnarde du Patron.

Le sympathique camarade qui commande le poste arrive lui aussi, mais dans quel état, comme disait Forain !

Enfin quelques bons verres de liquide glacé parent l'hospitalière résidence des charmes d'un Paradis retrouvé.

X X

X

Le lendemain il s'agit de décoller. Le terrain est complètement détrempé, non pas mouillé apparemment mais traitreusement mou.

Des Indigènes venus des villages voisins préparent à l'aide de feuilles de palmiers une bande de décollage sur une longueur de cinquante mètres.

« L'essentiel » dit le Commandant « est que nous puissions démarrer. Déjà à une vitesse de 30 à 40 kilomètres à l'heure l'avion aura perdu une grande partie de son poids et nous risquons beaucoup moins de nous enliser ».

Il faut décharger tout le superflu. Même la roue de secours. Les quatre ou cinq valises de l'équipage se réduisent à deux. Le réservoir d'eau potable est vidé.

Le décollage s'annonce vraiment difficile et le Commandant ne cache pas son inquiétude. Déjà il a fallu deux fois faire haler l'appareil par des grappes d'Indigènes pour dégager les roues de profondes ornières où elles s'étaient enfoncées.

Enfin vers 8H30 nous montons à bord. Les moteurs tournent rond depuis dix minutes. V. qui a dû réparer la veille, aidé de ses camarades, une fuite à un réservoir de l'aile gauche, jette le dernier coup d'œil.

Dans un bruit assourdissant l'avion s'éloigne lentement de son lit de palmes. Il semble que peu à peu, bien que péniblement, nous prenons de la vitesse.

Mais qu'il paraît lourd.

Ce n'est même plus le poulet malhabile d'hier, c'est, sauf tout le respect que je vous dois, messieurs les aviateurs, un vulgaire canard menacé par des siècles de rhumatisme héréditaire.

Debout contre le siège du radio, pour porter le plus possible de poids à l'avant, je regarde la roue gauche avec une certaine appréhension.

Le terrain est dévoré rapidement, le cercle central dépassé.

Nous roulons toujours...où allons-nous ?

A cent cinquante mètres à peine un bouquet de palmiers grandit démesurément comme pour un gros plan.

Un freinage brusque...Je m'accroche. On a stoppé mais sans douceur.

La même grimace sympathique de V. « Ca va mal ! »

Il l'a fait d'ailleurs sans conviction-c'est un tic de mécano, ça ne tire guère à conséquence. Il en a vu d'autres !

On descend.

Les deux roues sont enlisées jusqu'au moyeu dans un amas de vase et d'herbes semi-aquatiques.

« J'ai vu le moment où on se mettait le nez dedans » nous dit le Commandant G.

En effet le terrain a cédé tout d'un coup – On se trouve dans un bas-fond masqué d'herbes à l'extrémité du terrain. Il faut à nouveau haler l'appareil pour le sortir de sa fâcheuse position.

Nous perdons plus d'une heure à ce jeu.

Enfin vers 9h45 nouvelle tentative de décollage.

Nous prenons cette fois-ci le terrain en remontant pour avoir, bien faible en vérité, le vent debout.

Nous repartons difficilement. A nouveau voici le rond central. L'avion court toujours. Nous sommes presque au bout du terrain.

Les cases se rapprochent vertigineusement...200 m, 100 m, 50 m...Les moteurs ronflent à plein gaz. Hop ! Un coup de rein. L'avion décolle, oscille légèrement, les roues rasant le haut des toits, puis monte avec désinvolture.

Enfin sortis du potopoto !

« Maintenant la vie est belle » clame notre mécano !

J'ai eu bien peur que la tournée ne s'arrêtât à Gamboma, ce qui n'eût pas été pour nous plaire malgré tout l'attrait du lieu et de ses charmants résidents.

LE TRIOMPHE DE L'EAU ET DU VEGETAL

Le temps est radieux.

Une gaze légère et quelques flocons blancs flottent immobiles sur un merveilleux paysage.

Gamboma, donjon de boue sèche et de chaume, domine avec aménité les eaux luisantes de la N'Kéni.

La chevelure luxuriante des palmiers-raphias et des bambous s'éclaire en dessous des mille lames de poignard de l'eau stagnante.

Une palette magique de bleus tendres et durs, de verts dégradés, de jaunes et de rouilles s'étale en demi-cercle jusqu'au ruban brumeux du fleuve.

Nous le retrouvons bientôt avec ses couvées d'îles oblongues.

L'enclave de savane boisée qui entoure Gamboma est déjà loin derrière nous, tâche claire dans l'immensité sombre de la forêt qui reprend sa place.

De temps en temps quelques cases coniques piquées au coin d'une figure géométrique, fument placidement.

Dans un éclair, la sérénité paysanne des campagnes de Beauce ou de Cerdagne, la même pour toutes les campagnes du monde.

Voici l'Alima, couleur d'ardoise, qui s'attarde dans un marécage boisé, avant de se dégorger insensiblement dans le déluge du fleuve.

Nous survolons Loukoulela. Deux postes qui se font vis-à-vis, un belge et un français.

Je remarque, autour de Loukoulela belge, de très belles plantations de cacaoyers et de caféiers.

C'est ensuite, pendant des heures, le survol assez monotone de l'immense forêt aquatique de la Sangha où les bleus dominant. Fouillis inextricable de dômes et de palmes déchiquetées, d'herbes géantes et de lianes, que les tulipiers décorent çà et là, allègrement, de rosettes rouges.

Nous passons sur Liranga, à proximité du confluent de l'Oubangui et du Congo.

Il manque on ne sait quel agent à ce carrefour pour résoudre l'embarras inextricable des îles fixes et flottantes qui se bousculent et s'enchevêtrent.

Les deux rubans, velours brun de l'Oubangui et acier bleu du Congo s'accolent sans se mêler et se déroulent avec raideur vers un sud hypothétique...

Environ à trente kilomètres de la rive belge, à l'Est, un scintillement : le lac Toumba

Il me rappelle l'atterrissage forcé et pittoresque, pas loin de ses bords, de l'avion Sabena qui transportait le député et madame Bergery.

Un peu plus vers le nord, c'est Bolobo, de tragique résonance. Je devine que chacun de nous, à bord, dans le recueillement qu'impose le bruit assourdissant des moteurs, adresse un souvenir ému à la mémoire du gouverneur général Renard et de ses compagnons tombés dans une clairière de cette même forêt que nous survolons.

Nous remontons maintenant le cours de l'Oubangui. C'est partout le triomphe de l'eau et du végétal. Tout le pays est une énorme éponge gorgée d'eau qui sue par tous les pores.

A l'horizon une tâche noire, à laquelle je prête tout d'abord nulle attention.

La lumière est ravissante. Les couleurs se nuancent richement sans qu'aucune ne domine l'autre.

La tâche noire qui vient à notre rencontre se précise rapidement. Ce sont deux groupes de tornades sur la rive droite du fleuve. La rive gauche est noyée dans la crasse.

La forme de ses tornades est vraiment curieuse. Du sol on ne saurait l'imaginer.

Des colonnes de brouillard noir très dense, aux bords nets, s'élèvent jusqu'à cinq ou six kilomètres de hauteur pour se confondre dans une couche de nuages gris.

Au sol elles rampent, prenant la forme rentrée de griffes menaçantes.

D'avion l'aspect est sinistre. On a l'impression de bêtes malfaisantes à l'affût !

Nous réussissons à nous faufiler entre les deux formations.

Il est midi.

Le ciel est de nouveau clair.

Au lointain des écharpes traînent sur les arbres, se déchirant parfois sur quelque haute cime.

Voici le terrain belge de Buburu, simple bande de quatre cents mètres taillée dans la forêt.

Puis Impfondo, avec ses grandes cases carrées, son auréole de manguiers et ses jardins.

Le Gouverneur Général Reste nous évoque en quelques mots brefs le temps qu'il y a passé comme administrateur. C'est lui qui a effectivement créé et tracé le poste et on sent qu'il lui a gardé une certaine tendresse.

Le Potez de De L. qui a décollé ce matin, deux heures avant nous sans difficulté, est posé au beau milieu du terrain.

On reconnaît quelques Indigènes et deux Blancs immobiles, occupés à nous guetter. Sans doute l'Administrateur espère-t-il un atterrissage qui le récompenserait de toute la peine qu'il s'est donnée pour arracher pied à pied, de la forêt hostile, ces quelques milliers de mètres carrés axés perpendiculairement au fleuve et qui paraissent remarquablement entretenus. Mais hélas ! Nous sommes déjà loin...

Il nous faut gagner Bangui le plus tôt possible car notre temps de tourné, cette fois ci, est très limité.

Dongou défile sous nos yeux, puis Libengué que les Belges aménagent actuellement pour en faire le nœud de branchement vers Léopoldville de leur grande ligne aérienne Bruxelles, Paris, Oran, Tchad, Bangui, Stanleyville, Elisabethville.

Encore à perte de vue la forêt spongieuse du déluge biblique.

Sur la rive belge, plus peuplée semble-t-il, que la nôtre, la forêt s'éclaircit au loin.

Des savanes invitent on ne sait quels guerriers à se rallier aux panaches blancs de leurs feux de brousse. Soudain le paysage change.

De part et d'autre du fleuve la forêt vient mourir au pied d'une Suisse alpestre de carte postale. Après l'immense plaine inondée, ces collines font figure de montagnes et je cherche instinctivement, accrochées à leurs flancs, des vaches blanches et rousses à sonnailles et de faux bergers tyroliens.

L'avion décrit un grand cercle sur le fleuve, les montagnes grimpent au plafond, quand tout d'un coup Bangui apparaît dans toute sa splendeur. Le soleil coule à flot sur cet énorme gâteau de miel, aux alvéoles parfaites, posé à même les prairies.

Les ruelles du village indigène grouillent d'une multitude bigarrée. Dans les champs, des paysans lèvent la tête un instant puis, lentement, se courbent de nouveau sur la terre.

Au cœur d'un massif verdoyant, un cube de ciment blanc, couronné d'un pavillon tricolore : la Résidence du Gouverneur délégué.

Plus loin, hors de la ville, une véritable petite cité en contrebas de la colline et toute proche du terrain : c'est le quartier des résidences de la formation aérienne.

Nous rasons le sommet de cette colline puis amorçons lentement en suivant sa pente, une descente en glissade.

L'impression est délicieuse. A ces moments-là, seulement, on sent la belle machine, libérée des trois tyrans qui ne lui laissait aucun répit, devenir intelligente, prendre de la personnalité, vibrer doucement du bout de ses ailes sur l'air et non plus trépider servilement au rythme des pistons, quitter l'inflexible rigueur de la ligne droite pour la mollesse lente de la courbe.

Beauté du vol plané !

Beauté émouvante de l'outil taillé pour reposer, s'adapter et prendre vie sur l'air mouvant, non plus le triomphe brutal de forces mécaniques aveugles.

Antagonisme éternel de l'esprit de finesse et l'esprit de géométrie.

Magie de l'homme, du prodigieux ouvrier qui façonne entre ses mains, des matières inertes et par leurs seules formes, leur fait prendre vie : la pirogue, le planeur.

BANGUI, POSTE DU SOUDAN

Nous ne nous attardons pas à Bangui. Le site est pourtant ravissant.

Adossé à une colline que ceinture une route en corniche, Bangui s'étale au bord du fleuve qu'irise en amont un seuil de rochers gris et noirs.

Les rues bien tracées, entre les lourds manguiers, sont de la même latérite rouge qu'à Bamako.

On se sent presque déjà au Soudan.

De la verdure et des fleurs partout.

Le cercle européen est admirablement situé au bord même du fleuve. Il y fait très frais le soir sous les étoiles et le clapotis de l'eau tout près vous transporte à Montreux ou à Ouchy, sur les bords du Lac Léman.

Il y manque seulement la fuite des canots automobiles aux chevelures d'écume, telles des comètes sur l'eau noire, et les senteurs des lilas rejetant leurs longues tresses de fleurs par-dessus les murs. Lausanne, ville d'élégances et de tiédeur avec son lac bleu ceinturé d'arbres en fleurs et de neiges.

...C'est à elle que je pense, un soir, au cercle de Bangui, en fermant légèrement les yeux, alors qu'il y a tant de douceur sur l'eau et dans l'air et que les gens dansent éperdument, sans souci du rythme, ni de l'heure si belle qui passe...

X

X

X

SUR LES TRACES DE MARCHAND

Le lendemain nous quittons Bangui, par un matin d'avril métropolitain.

Après avoir pris de la hauteur l'avion met le cap sur Bangassou, vers l'est. Au-delà c'est le Soudan anglo-égyptien, le le Bahr-el-Cazal, Fachoda, le Nil bleu, l'Abyssinie...Pour nous c'est un peu le mystère.

De part et d'autre du fleuve, qui cascade en rapides, le pays se déroule tout en collines verdoyantes tachetées d'arbres sombres.

Le ciel est d'un bleu pur. On s'attend à découvrir dans les vallées la féerie givrée des cerisiers et des pêcheurs en fleurs.

Mais non ! Nous ne sommes pas en France.

Et pourtant...

Ce paysage n'a rien d'africain.

Au long des rives de l'Oubangui des fermes indigènes et des petits villages s'égaillent, auxquels il ne manque qu'un clocher pointu avec son coq et des toits rouges...

Ces plantations grillagées, des caféiers sans doute, pourraient bien être des vignes.

Terres magnifiques, qui paraissent d'une fertilité prodigieuse, et cependant jusqu'ici tellement peu connues ou décriées.

L'Oubangui, elle-même, paresseuse à souhait, se met à l'unisson et dispute à la Saône et même à la Seine un record de méandres et de lenteur.

La plaine maintenant succède aux collines et s'étale au loin, en prairies verdoyantes modérément boisées de bleu sombre.

Ca et là un feuillage argenté agite ses clochettes muettes.

Des pirogues noires griffent sournoisement l'eau dormante, puis disparaissent, leur coup fait, sous d'épaisses frondaisons.

La ressemblance avec une campagne française devient hallucinante .

De petites rivières galeries s'inscrivent dans les prés.

Il ne manque plus que les troupeaux de ces vastes pâturages et de temps en temps la plaie brune d'un labour.

Puis nous survolons Kouango, poste important environné de gros villages.

Une île s'allonge au milieu du fleuve. Des rôniers batailleurs, hauts sur pattes, y montent la garde. Les vallonnements réapparaissent sur les rives et les îles se multiplient.

MOBAYE

Mobaye, blottie contre une aisselle du fleuve, Mobaye, un site enchanteur. Nous nous y arrêterons quelques jours plus tard et je me rappelle cette montée sur le promontoire qui domine un coude du fleuve, pour visiter le dispensaire. Panorama qui ferait la fortune d'un Baedeker africain.

Je me rappelle un soir, où nous dînions à la Résidence, un flamboyant éclairé au dehors par je ne sais quels reflets, posant ses fines dentelures sur la soie violette de la nuit comme un cèdre lumineux du Japon...

Les deux rives sont devenues très vallonnées et se boisent de plus en plus. Les peuplements de palmiers à huile sont denses et nombreux. J'aperçois beaucoup moins de champs de coton ou de café.

De temps en temps, de gros villages font au fleuve une rive bourgeonnante.

Puis de nouveau réapparaissent des champs de coton très étendus.

Sur un promontoire, au coude du fleuve, Ouango, puis la mousse blanche des chutes Hansen.

Enfin Bangassou.

BANGASSOU

Nous allons maintenant poursuivre la tournée en voiture et à pied.

Bangassou, bien tracée, déborde de végétation et de fleurs. La terre, d'argile rouge est très fertile.

A quelques kilomètres, sur la route d'Ouango, la plantation C.I.A.O. présente des Robustas magnifiques. Certains pieds menacent de s'effondrer sous le poids de leurs graines.

Il y a là quatre cent vingt-cinq hectares de plantés, qui, pour l'année 1935, ont déjà produit deux cent quatre-vingt tonnes de café marchand.

A cette belle concession de près de mille hectares est annexée une usine pour la fabrication des huiles de palme et de ricin.

A Ouango, nous faisons connaissance, au cours d'une palabre improvisée, avec les populations de piroguiers et de pêcheurs du Haut-Oubangui.

Au loin, vers l'ouest, le soleil repose sur un lit de nuages violets avant de disparaître.

Les piroguiers, aux torses puissamment musclés, écoutent avec attention les paroles du grand chef.

La plupart répondent avec beaucoup d'intelligence et d'à propos aux questions qu'on leur pose sur leur travail et leurs salaires.

Le lendemain nous visitons la ferme cotonnière de Gambo. C'est d'ailleurs plutôt qu'une ferme, un champ de multiplication qui appartient au village.

Dans tout l'Oubangui on plante la variété Triomph Big Ball. Les rendements diffèrent beaucoup selon les lieux ; dans l'ensemble ils apparaissent insuffisants.

RAFAÏ, ROYAUME DECHU DU SULTAN HETMAN

Par une route généralement excellente, nous filons rapidement vers l'est.

De gros bouquets de céaras, caoutchoutiers plantés autrefois par le Gouverneur Lamelin, précèdent et suivent chaque village. La plupart de ces peuplements sont inexploités. Des arbres meurent parce que mutilés autrefois par des incisions malhabiles ou rongés aujourd'hui par les termites, faute d'entretien.

Spectacle navrant du manque d'esprit de suite, hélas trop fréquent dans certains coins d'Afrique !

Les céaras se comptent en Oubangui par centaines de mille. C'est une véritable richesse qui dort depuis des années et qu'on laisse périr soit par inconscience soit par ignorance.

Après avoir dépassé un terrain d'atterrissage qui jouit sur les cartes d'une excellente réputation imméritée (le Commandant G. en l'essayant, enlève sa voiture), nous arrivons devant une belle rivière de trois cents mètres de large, dont les eaux bleu-clair reflètent la falaise et le poste de Rafaï.

Les arbres en boule ont des allures de pommiers. L'herbe, légèrement jaunissante, ondule comme blé ou seigle en été. Des nuages pommelés complètent ce paysage idyllique inspiré de l'Astrée.

Le bac est long à venir. Enfin nous passons.

Les orangers forment, jusqu'au poste, une voûte épaisse dont il faut se méfier. Car les fruits mûrs tombent sans égards pour quiconque.

Rafaï...ce poste sans doute construit autrefois avec tant d'amour et d'orgueil n'est plus aujourd'hui qu'une ruine ou presque. Par une inconcevable fatalité, les Chefs de Subdivision qui s'y succèdent depuis quelques années, ne s'y plaisent pas.

Cela a suffi pour donner à l'ensemble des constructions et du terre-plein, qui fut autrefois un beau jardin, un aspect lamentable.

Lorsque le Sultan Hetman entre dans le bureau, le Gouverneur Général Reste ne peut retenir une exclamation : « Mais c'est un Hova ! »

La ressemblance en effet tient du prodige.

Par quelles mystérieuses coïncidences, par quel miraculeux hasard, ce pur descendant d'un Hovas de Madagascar, est-il roi de cette contrée africaine distante de quatre à cinq mille kilomètres de son pays d'origine ?

Son ancêtre est-il venu par le Zambèze et les Grands Lacs ? Ou par Dar-es-Salam, le lac Victoria, le Haut Nil ?

Mystère.

Lui-même, Hetman, ne peut donner aucune indication. Il se considère comme autochtone et ne sait rien de ses origines.

D'une bonne taille moyenne, plutôt mince, Hetman est de couleur claire et a les traits fins. Il porte moustache et ressemble, à s'y méprendre, à un ancien ministre de la reine Ranavaloa, qui vivait encore à Tananarive il y a quelques années.

Vêtu d'un ancien dolman bleu d'administrateur, modérément brodé, ce qui est rare pour un potentat africain, il s'exprime en français avec beaucoup de facilité, a même de la distinction et fait preuve d'une excellente éducation.

On comprend très vite, sans qu'il se soit plaint ni confié, que sa situation actuelle est précaire malgré le traitement que lui sert la colonie, et que l'Administration locale n'a pas toujours agi avec lui comme elle aurait dû.

Dans son palais qui tombe en ruine, bâtisse de terre et de chaux, il nous montre avec fierté des photos dédicacées de Gentil et d'autres explorateurs.

Son père et lui nous ont beaucoup aidé dans la conquête du Haut Oubangui et de cette zone frontière du Bahr-el-Gazal .

Il nous évoque son armée : « Il y a trente ans je possédais encore cent bazinguers, armés de fusils gras », nous dit-il « .Quand Marchand est passé en 1897 je lui ai prêté une escorte de trente bazinguers pour traverser mon territoire. Maintenant voici ce qu'il me reste. »

Devant la porte d'entrée, un tambour, un clairon et quatre porteurs de fusils à chiens sont figés dans un garde à vous rigide sinon règlementaire. L'allure martiale rachète la misère des uniformes loqueteux et des cuirs.

La voix d'Hetman se voile d'émotion.

Emu lui-même, le Gouverneur Général lui serre la main et lui promet de l'aider.

Sans nous arrêter pour déjeuner, nous poursuivons sur Zemio, visitant de ci, de là les villages, interrogeant les Indigènes sur leurs cultures et leurs aspirations.

Nous franchissons une série de plateaux herbeux plantés d'arbres grêles et de karités.

Les pintades sont si nombreuses que le Commandant G., grand chasseur, ne cesse de maudire l'oubli de son fusil.

A nuit noire, nous approchons de Zemio, quand sur le bord de la route, dans un campement, à la lueur d'un lumignon, nous apercevons deux Européens.

Nous stoppons. Ils courent jusqu'à nous. Ce sont le jeune médecin de Zémio et sa femme qui reviennent à petites étapes d'une longue tournée en tipoye. Très sympathiques tous deux et pleins d'allant.

Nous aurons d'ailleurs l'occasion de constater le lendemain, au cours de la visite du poste, l'enthousiaste dévouement et l'intelligente activité de ce médecin-lieutenant, modeste mais plein de mérite.

ZEMIO, PETIT VERSAILLES

Sur un plateau en latérite, en dos d'âne, Zemio groupe quelques bâtiments administratifs, contigus à un parc miniature, à la Le Notre, dévalant vers la rivière qui est l'orgueil des gens du lieu. Il dessine entre deux hautes murailles de manguiers, des losanges, rectangles, allées et contrallées rectilignes.

Le plan d'eau du Mbomou complète la perspective de ce Versailles africain.

Zemio, dès qu'on y arrive, donne l'impression d'un poste heureux et sans histoire.

La bonhomie souriante du sympathique chef de Département n'y est sans doute pas étrangère.

De Zemio nous revenons à Bangassou. Puis toujours sur la route nous rejoignons Mobaye par Fouroumbala.

Dans l'ensemble de cette région les populations très vigoureuses et saines, sont traditionnellement attachées à la terre. Partout de belles cultures vivrières autour des cases : manioc, ignames, tarots.

Des caféiers superbes poussent sans ordre en bordures des routes et autour des villages. Certains atteignent six mètres de haut. La majorité sont malheureusement de la variété Exselsa, très vigoureux certes, mais qui, aux dires des planteurs européens, ne portent que tous les deux ans et fournissent des récoltes irrégulières.

Il est incontestable, qu'en Oubangui, la colonisation européenne a fourni un gros effort.

Bien dirigée et conseillée, épaulée par une colonisation indigène sainement organisée, elle pourrait prospérer mieux encore et augmenter de beaucoup la production actuelle.

De Molaye nous gagnons Bambari, en passant par Alindao.

Avec Bangassou, Bambari est l'un des gros départements de l'Oubangui. De nombreux colons européens y sont fixés, les terres sont très fertiles et le réseau routier a été bien développé.

Comme le terrain d'aviation de Bambari est trop carré, pendant les deux jours que nous passons à visiter les environs, notamment le centre cotonnier de Crimari, le commandant et son équipage s'emploient activement à faire ménager une bande de roulement d'environ mille mètres de longueur.

Et c'est du sommet d'une colline que nous démarrons pour décoller au bout de six à sept cents mètres sans trop de difficulté.

Plusieurs heures de vol au-dessus d'une forêt continue à vallonnements et rivières multiples, puis nous atteignons le Cribingui qui devient plus loin le Chari.

Nous survolons un pays de vastes marécages. On se trouve en période de hautes eaux et le fleuve déborde de son lit sur plusieurs kilomètres

Fort-Archambault, c'est déjà le Tchad. Dans les rues déambulent de grands gaillards drapés de blanc et coiffés du fez rabe. Les femmes, en général de belle stature, sont vêtues de couleurs voyantes et ne manquent pas d'une certaine grâce majestueuse.

C'est ensuite le retour sur Bangui, avec en cours de route, un atterrissage forcé à Bouca.

Nous retrouvons désormais les mêmes paysages qu'à l'aller.

AU TERME DE LA BELLE AVENTURE

Et tandis que l'avion poursuit son vol monotone vers Brazzaville, au-delà d'un horizon de nuages crémeux, des images et des sensations reviennent en foule à mon esprit, se forment et se détruisent au fil de ma rêverie, pour rendre plus âpre encore le regret de terminer bientôt le beau voyage.

Certaines heures inoubliables de mon court passé africain se mettent à revivre...

Ici, ce jour-là, le soleil déversait sur la savane rase, immensément, sa braise blanche.

Tout à côté de notre campement, sous un toit léger de nattes, jaillissaient les plaisanteries bruyantes des interprètes et des miliciens. Entassés sous l'ombre généreuse d'un néré, des Noirs péroraient et jacassaient. C'était un enchevêtrement de calebasses, de bras, de jambes, de têtes chenues et de bambins impudiques dans leur candeur.

Là, un autre jour, dévalant au galop une piste rouge au milieu du vert tendre des nouvelles frondaisons, nous abordâmes brusquement, au détour, un large marigot bleu-porcelaine. Une passerelle de bois et de banco,

suspendue, émergeait à peine. Un piroguier, Michel-Ange d'ébène, arc-bouté sur sa longue perche, chantait pour lui seul, au milieu du paysage.

Puis un soir quel enchantement...

Près de la hutte du campement, mon cheval, à l'attache, et un énorme baobab se profilaient sur l'horizon très clair. Le pan obscur d'un mur bas limitait cet horizon et la silhouette du cheval, immobile, dominait avec netteté.

Haute dans le ciel, la lune à la triple forme brillait de tout l'éclat de la perle...irréelle inondation d'un vert pâle de gaz rare, ô Werther, inattendu chimiste !es rêveries futures.

Les images défilent sans ordre, balises immatérielles des merveilleux voyages, sources inépuisables des rêveries futures.

Afrique, terre trop vaste et trop violente pour nous autres, Occidentaux, terre des drames éternels et des quiétudes quotidiennes.

Acres senteurs des sols et des bushes rugueux, parfums douceâtres de la brousse en fleurs, odeurs fortes, brises printanières charriant des nébuleuses de parfums, sang et chaleur des ardeurs animales, pesanteurs tombales des hivernages, été tumultueux des orages, tornades et tonnerres, torpeurs glauques des ombres et féeries des lumières...Afrique, tu es tout cela à la fois et moi aussi « Je ne serai jamais las de te découvrir ».

Au terrain de Brazzaville la merveilleuse aventure s'achève...Pour un ultime point d'orgue de poésie et d'adieu, le soleil s'attarde, au couchant, dans un accord somptueux de teintes automnales, derrière un kapokier solitaire au bord de l'abîme écumant des rapides qui grondent inlassablement leurs fureurs sans fin.

Brazzaville, décembre 1936

Georges-Louis PONTON.

Tournées effectuées avec le Gouverneur Général F.J.Reste